



Assises 2009 Bâle / Tagung 2009 Basel

Le pasteur, la pasteure – témoin de la vérité ?

Conférence aux Assises de la Société Pastorale Suisse
à Bâle, le 19 janvier 2009

par

Hans-Christoph Askani

Mesdames, Messieurs,

« Une vérité qui engage », « *Verbindliche Wahrheit* ». Les organisateurs de ces Assises ont eu le courage de formuler un grand sujet, un sujet qui ne craint pas le défi et l'ouverture (de l'échange). Un « grand sujet » ai-je dit, n'est-il pas terriblement grand ? « Une vérité... », et nous y participons : « ... qui nous engage ». Le mot qui sera au centre de ma communication est aussi un grand mot : témoin / *Zeuge*. Qui parmi nous, nous autres pasteurs, dira de lui-même, quand on lui pose la question : « ... et toi, qu'est-ce que tu fais dans la vie ? » « Quel est *ton* métier ? » – qui parmi nous dira alors : « moi je suis 'Zeuge', témoin ». Mon métier, c'est cela : témoigner, *zeugen*, *Zeugnis geben*. Cela serait quand même assez « fort de tabac ». Mais les organisateurs ont été courageux, ils sont mis la question sur la table. Que faisons-nous, nous autres pasteurs, dans notre vie, dans notre métier ? Est-ce qu'il y a quelque chose qui nous engage ? Et quoi alors ?

Nous allons donc essayer de comprendre cet engagement, nous allons essayer de comprendre ce que signifie témoigner.

Il y a maintes possibilités d'aborder ce sujet. Je voudrais l'aborder de manière assez personnelle en posant deux questions :

1. Pourquoi sommes-nous devenus pasteurs ? Et (deuxième question, commençant à l'autre bout) :
2. Pourquoi y a-t-il des gens qui viennent toujours entendre (ou peut-être même écouter) nos prédications ?

1. Pour quelle raison devient-on pasteur ?

Il peut y avoir mille raisons : à cause de nos expériences dans l'école du dimanche ; à cause d'un pasteur qui nous a beaucoup impressionnés, voir marqués ; à cause du groupe des jeunes ; à cause d'un intérêt pour des questions existentielles et théologiques..., etc. Chacun a ses raisons.

Je me demande pourtant n'y a-t-il pas quelque chose qui est en arrière-fond de tout cela, et qui est peut-être en commun aux diverses motivations personnelles ? Je me risque à une hypothèse : On devient pasteur, on est devenu pasteur à cause d'un décalage, grâce à un décalage – et en faveur de lui. Quel décalage ? Quelle faille, quelle fente ? Décalage entre ce que le monde est, et ce qu'il pourrait être ; entre ce *qu'il est* (sa réalité quotidienne, banale, décevante et perturbante) et sa *vérité*. Nous n'étions pas, nous ne sommes pas contents du monde tel qu'il est ; pas contents du contentement que le monde a de lui-même (comme s'il était tout ce qu'il pourrait être) ; pas contents non plus du mécontentement que le monde a de lui-même (comme si en tout cas, cela serait perdu...).

Pourquoi sommes-nous donc devenus pasteurs ? (On aurait pu choisir un métier plus commode...) Nous le sommes devenus à cause d'un surplus. *Aufgrund eines Überschusses*. Nous croyons à ce surplus ; nous voudrions *apporter* quelque chose au monde. Quoi donc ? Au moins le message de ce surplus, d'une alternative, d'un horizon autre et ouvert. L'annonce que ce monde n'est pas seulement cela. Au moins un mot qui irrite, qui casse l'enfermement du monde en lui-

même. Une parole, un mot contre la clôture. Mais d'où vient ce mot ?
Qui nous garantit sa pertinence ? D'où vient l'autorisation à prendre
ici la parole et à l'apporter aux autres ?

Laissons pour l'instant ces questions en suspens !

Retenons seulement trois termes clés :

Décalage – surplus – une parole.

II.

Attaquons donc la deuxième question !

2. Pourquoi des gens viennent-ils toujours entendre nos prédications ?
N'y a-t-il pas des tas de possibilités de se divertir le dimanche matin ?
Pourquoi alors ?

J'ai récemment vu une pub pour un calendrier montrant les plus beaux
prêtres de l'Eglise catholique. Cela pourrait être une bonne (ou au
moins une belle) raison de se rendre à l'église. Mais – hélas ! – nous
sommes protestants ! Est-ce alors peut-être à cause de nos
prédications mêmes que les paroissiens viennent ? Mais ces
prédications, sont-elles particulièrement *intéressantes* ? Est-ce
qu'elles sont porteuses d'informations *surprenantes* ? Est-ce qu'elles
nous parlent de quelque chose *d'utile* ? Est-ce que cela fait
particulièrement *plaisir* de les entendre ?... J'avoue que je ne suis pas
100% sûr.

Présumons néanmoins quelqu'un qui est un *fan* de prêches, n'en
trouverait-il pas dans des livres, dans une bibliothèque, qui sont cent
fois plus intéressants : des prédications d'un St. Augustin, d'un Maître
Eckhart, d'un M. Luther, d'un Huldrych Zwingli, d'un Jean Calvin,
d'un K. Barth... ?

Pour dire la vérité : je pense qu'il n'y a presque aucune raison de venir
entendre (aujourd'hui encore) une prédication.

L'habitude ? Peut-être. Et pourquoi pas d'ailleurs ! Et puis – une autre
raison, une raison qui paraît sûrement paradoxale, mais qui pourrait
indiquer une piste – peut-être est-ce justement à cause de ce que nous

venons d'évoquer : à cause de l'*inutilité* de ses discours. Le fait qu'une prédication ne sert à rien, n'a pas de finalité évidente. Un mot qui n'est pas fait pour tel ou tel but..., un mot en décalage, un mot libre – et qui cherche tout simplement notre oreille, notre cœur. Un mot en marge, presque de trop. « Surplus », ai-je dit. Un mot qui vient d'ailleurs.

Quel est l'avantage d'une prédication actuelle, prononcée par le pasteur de notre paroisse, et qui selon toute probabilité est moins bonne, moins intéressante que telle prédication disons d'un P. Tillich, d'un John Newman, d'un D. Bonhoeffer ? Pas facile à dire ; peut-être seulement cela : elle est dite maintenant, ce jour-là ou je viens au culte, elle est préparée exprès; elle est, si j'ose dire, vivante, dite entre le prédicateur et moi. Entre sa raison d'être : l'Évangile et notre écoute elle devient événement. Elle n'entre pas dans le cadre de nos contextes, de nos attentes, de notre quotidienneté ; elle nous surprend, non forcément à cause de son contenu, mais à cause de son *avenement* ; elle nous interrompt.

Retenons aussi, quant à notre deuxième question quelques mots clés :

Intuitivité (ou interruption) – oreille/cœur – et parole encore.

III.

Nous nous intéressons au témoignage, au rôle, au « métier », à la vie du pasteur comme témoin. Nous n'avons pas voulu commencer avec des réflexions hautement théologiques, nous avons commencé avec notre propre expérience : ce que nous sommes en tant que pasteurs, et ce que nous sommes en tant qu'auditeurs. Est-ce que la réflexion que nous venons de développer à l'égard de quelque chose avec le témoignage ?

Décalage (par rapport au monde tel qu'il est), *surplus*, *parole* ; *inutilité*, *cœur*, *vitalité de la parole*.

Que veut dire témoigner ? Toute parole n'est pas témoignage. Pour qu'elle soit témoignage, il faut au moins deux éléments, deux moments :

- a) il faut que cette parole nous engage (qu'elle nous veut, qu'elle a besoin de nous) ;
- b) il faut que ce dont nous témoignons nous dépasse, dépasse notre maîtrise.

Dans un témoignage nous disons d'une certaine manière plus que ce que nous pouvons dire. N'est-ce pas étrange ? Si. En effet, il y a une différence entre le mot de l'agent d'une assurance vieillesse, et le mot d'un pasteur, si vous voulez d'un « agent » de l'Évangile. On reproche de temps en temps aux pasteurs et aux prêtres qu'entre leur agir et leur parler il y a une différence, un décalage. « S'ils disaient seulement ce qui correspond à leur comportement ! Alors ils seraient crédibles. Leurs discours seraient authentiques. Mais cette distance entre discours et actions, entre parole et comportement... ! »

Mais, chers collègues pasteurs, pourrions-nous vraiment souhaiter cela ? La réduction de la parole à sa comparabilité, sa compatibilité avec la réalité ? L'accommodation de la parole, même de celle de la prédication, à notre pratique, à la mesure de notre comportement, à la mesure de *nous* ? Un monde, *le monde, notre monde* – et aucun mot, aucune parole qui ne la dépasseraient ! Ce monde ne vaut-il pas la peine qu'une parole lui soit dite qui vient à lui, *vers* lui, et non seulement *de* lui ? Un mot qui sort de son contexte (celui du monde), qui rompt avec ses évidences. Un mot qui va, pour ainsi dire, plus loin. Et qui vient de plus loin.

Témoigner, cela signifie prendre sur soi une parole qui excède nos possessions, nos dispositions, nos besoins de sécurité. Un « surplus » ai-je dit, un décalage, un ailleurs. – Les paroles viennent toujours d'ailleurs. On ne les maîtrise jamais complètement. On peut appeler cela leur dimension *poétique*, on peut appeler cela aussi leur dimension *évangélique*. Être pasteur veut dire avoir, pour une fois au moins, senti, goûté cette dimension – et ne pouvoir plus jamais l'oublier. Il faut donc en parler, il faut donc en *témoigner*.

IV.

Pour terminer je voudrais formuler quelques thèses concernant le pasteur comme témoin.

1. Le métier du pasteur est une contradiction, une contradiction vivante.

a) D'un côté c'est un métier comme tant d'autres (on y gagne sa vie, on vit avec lui dans le quotidien, on nourrit ses enfants, on se réjouit des vacances, on se réjouit du succès, on se plaint de la surcharge de travail...), bref, c'est un métier assez bourgeois ; et d'un autre côté

b) c'est tout autre chose qu'un métier : une vocation, un appel, un engagement, et (qui plus est) un engagement qui n'arrive jamais à sa fin.

2. Témoigner signifie accepter cet engagement, entrer en lui, s'engager dans une affaire qui nous dépasse.

3. Cette affaire, ou mieux : cet événement, est une parole qui sort des paramètres de ce qu'on appelle « le monde », de son auto-satisfaction, de sa clôture, de son enfermement, de son contentement, son *Dasein*.

4. Cette parole apporte au monde ce que le monde n'aurait pas pu s'attribuer lui-même : un plus que le monde, un autre-que-le-monde. Non pas seulement la puissance, mais aussi *le pardon* ; non pas seulement le succès, mais aussi *la faiblesse* ; non pas seulement la force, la santé, mais aussi *la maladie, l'ébranlement, la peur* ; non pas seulement le passé et le présent, mais aussi *l'avenir* ; non pas seulement l'enfermement en soi-même, mais l'interruption, l'excès, un mot, des mots – leur force fragile.

5. Témoigner est ainsi une action – et en même temps un événement – d’ouverture à l’altérité. Je réponds à autrui. L’autre me dépasse toujours, fait éclater le cercle, les cercles qui sont les miens. Le témoignage ne comble pas l’abîme qui s’ouvre là où je sors de mon égo-centrisme (et de ma solitude). Mais il ne le fuit pas non plus. Il se situe dans cet abîme, dans cette fissure, dans cet entre-deux, pour prendre sur lui ce qui ne sera jamais suffisamment porté, réglé.

6. Ainsi le témoignage, en tant que parole de l’excès et de l’insuffisance, de l’audace et du tremblement, de ma personne et de ce qui la dépasse, est touchée par cette altérité particulière (ou exemplaire) qui est autrui, qui est l’a-venir, qui est la mort, qui est la vie, qui est Dieu. C’est là que le témoignage est le plus excessif. Il dit plus qu’il peut dire ; mais il dit ce dont nous vivons.

V.

Revenons aux questions que nous avons laissées en suspens dans notre premier paragraphe. :

Mais d’où vient ce mot ?

Qui nous garantit sa pertinence ?

D’où vient l’autorisation à prendre ici la parole et à l’apporter aux autres ?

Commençons par la deuxième !

(2) Dans les affaires d’une telle parole, il n’y a pas de garantie. Et on pourrait même dire que si garantie y était, témoignage ni serait pas. Cela serait de la pure transmission d’une information pour laquelle on n’aurait pas besoin de quelqu’un qui s’y engage, qui se sait engagé, qui prend sur lui une parole plus puissante ou plus faible, qui dit plus que ce qu’il peut dire. Et qui le dit parce qu’il est appelé lui-même par la parole qu’il va dire, parce qu’il est entré dans l’espace ouverte, ouverte par cette parole du surplus, de contradiction, de création, de poésie, de promesse.

Aucune garantie, alors le pur arbitraire ? Non. On ne comprendra jamais la spécificité du témoignage si on se contente d'une alternative trop figée entre le tout et le rien : la garantie ou le vague. On doit y penser autrement, penser une zone, ou plutôt une dimension, peut-être même un événement intérimaire : ni arbitraire ni garantie, mais : revendication, défi, appel, promesse d'un côté et de l'autre : engagement, appel aussi et réponse. Un *engagement* qui dépasse – à la mesure de l'appel du surplus, de l'excès – ses propres limites, et *réponse* qui n'est pas la fin, la mort du questionnement, mais sa prolongation, son mouvement. Son mouvement sur un chemin qui s'ouvre avec non pas et dont nous percevons ainsi (et seulement ainsi) qu'il nous veut et qu'il nous donne en même temps. Donne quoi ? – Donne le temps du témoignage-même ; ou – la même chose en d'autres termes – donne nous-mêmes à nous-mêmes – et au monde, autrement.

(1) D'où vient cette parole ? Nous ne saurons pas indiquer son point de départ qui, dans sa fixité, satisferait évidemment nos besoins de sécurité, mais qui – dans cette même fixité – calmerait, endormirait, étoufferait la dynamique, le mouvement de cette parole.

Un texte inspiré, la révélation, Dieu lui-même seraient des réponses possibles. Elles comportent, dans des degrés différents, de moments de vérité. Mais nous ne pouvons pas – en tant que témoins – isoler un point de départ de la parole qui nous mette sur la route-san-fin du témoignage. Nous ne pouvons même pas identifier cette origine sans prendre cette route et sans découvrir que c'est toujours *sur elle* – en la prenant – que l'origine de cette parole se donne, se donne comme une origine qui ne se situe pas derrière nous, mais devant nous. Non pas dans le passé, mais dans l'avenir.

Cette parole vient d'autrui, et pas de nous, mais sans nous, cette altérité ne serait pas.

(3) D'où vient alors l'autorisation de prendre cette parole ? Elle nous vient d'un entre-deux, entre nous qui nous engageons, et cette parole qui engage, qui nous engage – outre mesure, et au-delà de l'espoir.